

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph MARIETAN

La presse. Le Remède.

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 65-70

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La Presse. Le Remède.

Nous épinglons en tête de cet article la lettre d'une de nos lectrices les plus assidues, parce que ce cri sincère confirme ce que nous avons essayé d'établir dans notre précédent article.

« J'ai goûté douloureusement votre article « Le démon de la plume » et je pourrais ajouter un nouveau fait à ceux que l'on cite chaque jour. Une de mes parentes, adonnée à la lecture de mauvais livres, prêtés par une abominable voisine, a fini par perdre tout sentiment religieux. L'amour filial même a sombré. Pas une larme sur la tombe d'un père : la malheureuse jeune fille n'eut pour l'auteur de ses jours que le reproche de la laisser pauvre.

« Voilà ce qu'ont produit les mauvaises lectures dans un cœur qui fut tendre et dévoué ! Que c'est navrant ! Je me demande, dans mon affliction, s'il n'eût pas mieux valu que le génie de Gutenberg se fût enseveli avec lui ?... »

Combien de personnes en effet pourraient apposer leur signature au bas de cette lettre ! Combien, poussant un profond soupir, murmurent dans leur cœur : C'est bien ce que produisirent en moi mes lectures de jadis.

Chers lecteurs, de tels aveux ne nous disent-ils pas éloquemment qu'en face de ce péril nous avons autre chose à faire qu'à nous croiser les bras ? « Le mal de la presse est immense, il faut en arrêter les ravages. » Comment ? Par la presse elle-même. Il n'y a pas d'autre remède. C'est du reste...

— Mais, me dira-t-on, vous êtes bien entier dans vos jugements. Ne vaudrait-il pas mieux réagir contre

cette tendance qu'ont nos générations modernes à lire, à lire encore, à lire toujours et passionément ?

— Ce serait perdre son temps et sa peine. Les découvertes récentes, les progrès de l'industrie, l'extension du commerce et surtout la vulgarisation de l'instruction ont amené de profondes modifications dans l'organisme social. Les conditions nouvelles ont créé des besoins nouveaux, et l'un des plus impérieux et des plus universels est assurément le besoin de lire.

Pour supprimer ce besoin il faudrait revenir à l'état de choses existant avant la découverte de l'imprimerie et des moyens de communication actuels. Or, cela n'est pas possible.

Acceptons donc la situation qui nous est faite, et pour combattre l'ennemi, servons-nous de l'arme qu'il emploie. Opposons le journal au journal, le livre au livre. « La presse, disait Louis Veuillot, ne peut être combattue que par elle-même et neutralisée que par sa multitude. Ajoutons des torrents aux torrents et qu'ils se noient les uns les autres. »

L'appel du célèbre journaliste a été entendu. Il existe beaucoup de bons journaux, d'excellentes revues. Il est même des sociétés qui, chaque année, affectent une somme de 40 à 50 mille francs à l'achat de bons livres ; telles la Société de S. François de Sales et celle dite « pour l'amélioration et la propagation des bons livres ». Mais ne nous endormons pas. L'ennemi veille : lui aussi organise des bibliothèques, établit des kiosques, et « le colportage des mauvais livres, dit l'abbé Mullois, parlant de la France, était tel, il y a quelques années, que sur

neuf millions de livres vendus au public des villes, villages et campagnes, les huit neuvièmes de ces livres, c'est-à-dire huit millions, étaient, avant 1852, plus ou moins des livres immoraux ». (Extrait du rapport officiel de la commission du colportage). « Chaque année, dit le P. Fayollat, il s'imprime et il se vend *trois millions* de mauvais romans. C'est par millions aussi que se chiffrent les mauvais feuilletons, sans compter les livraisons hebdomadaires illustrées. Sur 100 feuilletons, 97 appartiennent à la littérature corruptrice ».

En Suisse, le colportage est moins connu qu'en France. Mais il est remplacé par ces abominables bibliothèques de kiosques, fléau d'autant plus à craindre qu'il se propage avec une rapidité étonnante, grâce à une législation beaucoup trop large. Du moins serait-il permis d'exiger l'application de la loi interdisant la vente d'ouvrages et de gravures qui sont un outrage à la morale publique ! Que nous sommes loin de ces siècles heureux où « écrire un mauvais livre était un crime public » !

Mais devant le silence coupable des autorités, il importe de faire un appel pressant aux consciences chrétiennes, nous basant en cela sur la parole du Souverain Pontife : « Que les gens de bien s'unissent et forment une immense coalition de prières et d'efforts. » Oui, que les pères et mères de famille, que les patrons et les chefs d'ateliers s'efforcent d'éloigner de leur foyer le mauvais journal, le mauvais livre. Qu'eux-mêmes s'imposent l'obligation rigoureuse de ne jamais acheter de mauvais livres et de ne jamais s'abonner à

un mauvais journal. Soyons sans pitié pour les romans dangereux et pour ces livres mêlés de bien et de mal où se trahit, selon la très juste remarque de Mgr Besson, l'esprit incertain de notre siècle. Combien déjà se sont laissé prendre au piège !

Bon nombre de catholiques pratiquants accordent à la mauvaise presse ou tout au moins à celle qui *se dit* neutre, un soutien qu'ils refusent parfois à la bonne. Il est des journaux mauvais qui vivent des ressources fournies, pour une grande part, par de braves gens. On ne s'y abonne peut-être pas, mais on en achète fréquemment le numéro. C'est encore se rendre complice du mal. « Ne l'oubliez pas, disait le prince Löwenstein, président du Congrès de Munich, c'est précisément l'achat au numéro qui fait vivre beaucoup de mauvais journaux ».

On l'oublie trop, hélas ! Vous est-il arrivé souvent, dans vos voyages, de rencontrer dans un wagon, un homme ayant en main l'*Univers*, *La Croix*, ou l'un de nos bons journaux de la Suisse romande ? Et cependant l'on ne voyage plus sans un journal et on achètera au kiosque une feuille plus ou moins légère et le plus souvent hostile à l'Eglise.

— Il n'y a pas, dira-t-on, dans les gares de journaux franchement catholiques.

A qui la faute ? A nous, qui ne les demandons jamais. Si les gens de bien se faisaient un devoir de n'acheter que le bon journal, bientôt nous le verrions apparaître dans les vitrines des kiosques. A ce propos, ne serait-il pas opportun, dans nos réunions populaires, dans nos cercles de jeunes gens, d'attirer l'attention de nos bons

catholiques sur ce mode d'apostolat ? Et peut-être pourrait-on former une Ligue ou Association dont les membres s'engageraient à demander partout, dans les kiosques, dans les bibliothèques de gare, dans les cabinets de lecture, dans les boutiques des coiffeurs, etc. le bon journal, le bon livre ? ⁽¹⁾

Le génie du mal découvre tous les jours des moyens de séduire les âmes ; opposons-lui une tactique nouvelle. Combattons la mauvaise presse sous quelque forme qu'elle se présente. Travaillons en même temps à répandre les journaux, les revues, les livres, écrits dans un sens vraiment catholique. Ne nous contentons pas de nous y abonner, de les acheter ; passons notre journal, prêtons notre revue, nos livres à nos voisins, à nos amis, à nos parents, s'ils ne peuvent ou ne veulent pas s'en procurer. Faisons pénétrer le bon journal dans l'atelier, dans l'usine. Donnons en passant une petite brochure de Mgr de Ségur, par exemple, à l'enfant qui la portera au foyer paternel. Peut-être réussira-t-elle à ramener à Dieu une pauvre âme. Ne l'oublions pas, par la presse « la vérité pénètre, dit *La Croix* de Paris, (n° du 15 janvier 1901) jusqu'à ceux qu'ont depuis longtemps déserté l'Eglise. Elle est un adjuvant merveilleux du prêtre et du missionnaire. » « Si vous laissez un bon livre dans une famille, disait le P. Lacordaire dans une allocution aux dames de Lyon, c'est comme un élixir de vie que vous y

⁽¹⁾ Nous serions heureux de connaître l'opinion et de recevoir les conseils de ceux de nos lecteurs à qui un tel projet paraîtrait réalisable.

déposez. Il faudrait qu'on pût présenter un bon livre avec la même facilité qu'une prise de tabac. »

Et nous rappelons aux personnes charitables que, parmi les œuvres à soutenir, celle de la bonne presse est une des plus utiles et des plus nécessaires. C'est un apostolat qui est à la portée de tout le monde. Nous attirons spécialement l'attention des jeunes gens de nos collèges et de nos Universités sur le devoir qui leur incombe de se préparer à la lutte par de fortes et sérieuses études. A eux de combattre la mauvaise presse par la plume ! A eux l'obligation de défendre les droits sacrés de l'Eglise et de la société par l'arme que devront manier les Croisés et les Chevaliers du XX^e siècle ! A tous, le devoir de contribuer par la prière à la destruction de la mauvaise presse et à la diffusion de la bonne !

J. MARIÉTAN.